

Les Gènes Hérités de la Bête

Eric Artigaut

**Les Gènes Hérités
de la Bête**

LES ÉDITIONS DU NET

22 rue Édouard Nieuport 92150 Suresnes

© Les Éditions du Net, 2015
ISBN : 978-2-312-03667-0

La vie est un rêve parsemé de cauchemars

Cauchemar

Chapitre 1

Le brouillard tombait sur la nuit déjà bien avancée. Un bruit de bouteille au loin, une voix éraillée par le froid et l'alcool se fit entendre. Il ne savait pourquoi, il était là, son regard se posait sur cette carcasse de Fiesta dépouillée. Cela devait faire plus d'un mois qu'elle avait été volée et détruite par quelques jeunes de la cité. Il est vrai que dans ces quartiers, les forces de l'ordre hésitaient à y poser les pieds. Des cadavres de voitures, croulaient partout et pourtant ses voisins tout comme lui, payaient des impôts pour que cette satanée ville soit propre, mais rien y faisait, l'argent devait aller ailleurs.

Il se rendit compte que cet endroit lui donnait une impression de déjà vu et pourtant, il y avait quelque chose qui clochait. Plus il avançait, plus ses chaussures de villes, achetées au rabais dans un centre commercial, raisonnaient. Ce son devint oppressant, apportait une couleur sombre à ce parking qui semblait si vaste et si étroit à la fois. Il sentit une force qui le poussait inexorablement à ce qu'il redoutait le plus, le noir. L'humidité, de plus en plus forte, augmentait l'épaisseur du brouillard, son pull et son survêtement en étaient trempés. La chaleur le faisait suer comme un porc, alors survint un cri strident. A ce même instant, jaillit du passé ce souvenir qui lui rappelait les hurlements du mouton, lorsque son voisin trancha la carotide de la pauvre bête. Il n'avait que huit ans, c'était la première fois qu'il entendait parler de l'aïd et de cette coutume qui resta gravée dans sa mémoire. Fils de Bernard Maupas, Bertrand habitait, dans un petit quartier pavillonnaire de Seine Saint Denis et n'avait jamais été confronté directement à la mort. Cette vision fut son premier traumatisme. Il se sentit de suite très mal à l'aise. Son prénom fut donné par son père et sa mère, Sarah Maupas, selon des critères qu'elle avait imposés. Sarah avait déci-

dé que la dénomination civile de leurs enfants commenceraient par la même lettre que celui du père si c'était un garçon et inversement pour une fille. Par conséquent, sa grande sœur de deux ans se nommait Sophie.

C'était une famille tout à fait commune, un père ouvrier chez Kodak, une mère au foyer et deux beaux enfants. Une vie ordinaire en sorte.

Rien ne présageait l'horreur de ce qu'il allait voir. Suite à l'appel au secours, il se mit à courir. Encore essoufflé, une odeur d'excrément et d'urine emplissait l'air et lui donnait des relents. Devant lui, se tenait debout un homme de dos. Il sentait le clochard. Il portait une vieille gabardine trouée au niveau des boutons. Son pantalon était rapiécé de toute part, le tout accompagné de vieilles chaussures montantes. Il tenait un caddie encore attaché aux autres. Sa position défiait la gravité, sa main droite pendouillait et l'autre tenait le manche du chariot. Le corps était rigide mais cette satanée main oscillait telle un pendule. Elle ne demandait qu'à se détacher. Il s'avança vers le sans-abri pour lui porter secours. Prudent, il lui parla :

– Monsieur, Monsieur, vous avez besoin d'aide ?

Rien ne se produisit, il se répéta au moins trois fois, mais toujours aucune réaction. Alors, il prit son courage à deux mains et s'approcha. Un bruit de bouteille retentit juste derrière lui. Son cœur s'emballa, il se retourna, mais il était seul, complètement seul. Quelques secondes après, il entendit un miaulement, qui lui assura qu'aucun danger ne viendrait de derrière. Malheureusement, habitué d'endroits malfamés, ses sens étaient toujours en alerte. Il savait que même un regard mal placé pouvait provoquer une altercation parfois très violente. Son métier relatait ces faits dans son blog. Bertrand était journaliste.

Un vieux lampadaire éclairait au loin, mais plus il se rapprochait du clochard, plus ses yeux verts s'assombrissaient. Sa peur du noir augmentait, il sentait battre son cœur dans ses tempes. Son champ de vision se rétrécissait, le mal de tête s'installait et l'angoisse monta. L'augmentation du rythme cardiaque amplifiait la sensation de chaleur. La transpiration devint ruisselante, les

gouttes coulaient le long de son visage jusqu'à l'extrémité de son menton saillant pour terminer leur course sur le sol dans un bruit étouffé. Il était doté d'un corps mince sculpté par son ancien statut d'athlète. Sa spécialité était le sprint long notamment le 400m Haies. A trente cinq ans, il était encore très prisé par la gente féminine, sans pour autant être fixé. Bel homme, il s'adonnait aux joies du célibat, avec ses bons moments comme les plus monotones.

La migraine l'obligea à se concentrer encore plus pour éviter de tomber dans la folie. Il contourna le pousseur de chariot, la vision de ce tableau accouplée aux odeurs lui fit remonter tout son dîner. Il se mit à quatre pattes pour que les spasmes soient les plus acceptables possibles. Une fois vidé, il se retourna et contempla l'horreur, un dégoût profond s'insinua dans son esprit, mais à son étonnement une fascination s'éveilla. La main de tout à l'heure finit par se détacher du corps inerte. Du sang partout, les barreaux du caddie en étaient repeints. La gorge du pauvre homme n'était plus qu'un trou béant. Bertrand se figea, ça y est la crise d'angoisse était là, il ne savait plus quoi faire. Jamais, pareille horreur ne fut présentée à ses yeux. Il se mit à trembler, à pleurer et commença à s'étouffer. De l'asthme, pourtant jamais on ne lui avait diagnostiqué cette maladie auparavant.

En sueur, il reprit ses esprits. En face de ses yeux, à l'instar de ce parking lugubre, se trouvait le lustre en papier qu'il avait installé la semaine dernière. Le mal de tête lancinant persistait alors que perduraient dans sa cloison nasale les odeurs de la rue. Il se leva, prit un antidouleur dans la salle de bain, puis se recoucha.

Chapitre 2

Le commandant Lévrier commençait bien sa journée. Réveillé à 6 h 00 pour un homicide sur un parking. Toujours bien habillé, il portait le seul costume gris anthracite du couturier Armani qu'il possédait. Sa cravate rayée atténuait la couleur rose criarde de sa chemise. A son actif un beau tableau de chasse, il travaillait à la criminelle depuis dix ans et avait résolu quelques affaires qui avaient fait la une des médias il y a déjà bien des années. Mais depuis un bon bout de temps, il était au bout du rouleau. Un divorce il y a deux ans, deux enfants qu'il n'avait quasiment pas connus et tout ça pour un salaire de misère. Il se demandait même pourquoi, tout jeune, il avait tant voulu exercer ce métier.

Il est vrai qu'à seize ans, il savait déjà qu'il serait policier ou gendarme, c'était une vocation. Il adorait les séries policières. Il jouait aux gendarmes et aux voleurs avec ses trois frères mais jamais il ne passait du côté des bandits. Il s'était tracé une ligne à suivre et surtout à ne pas dépasser, le côté obscur ne devait jamais être franchi même pour un jeu. Mais le temps et l'expérience lui avaient appris que le monde n'est ni noir, ni blanc, encore moins gris. Pour lui, chaque homme possédait le mal et le bien. Il l'avait compris à force de côtoyer le monde des voyous. Les convictions ne sont basées que sur son propre vécu. Son éducation et sa culture ne donnent qu'une base permettant de tracer son propre chemin. Pourquoi un homme n'aurait-il pas le droit de penser que ce qui cause du tort aux autres serait bon pour lui. L'argent facile, le goût de l'adrénaline, la traque, ça peut être excitant, encore plus, apporter le bonheur. Notre passé monothéiste, nous a montré trop de certitude liée à une unique parole colportée par d'autres humains fabriquant leur propre système sans se préoccuper de la société. Notre monde est devenu trop mondialiste. L'homme n'est pas prêt